

Le choix des armes

Yvon Rivard

Number 818, Fall 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99651ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rivard, Y. (2022). Le choix des armes. *Relations*, (818), 11–11.



Photo : Dominique T. Skoltz

Yvon Rivard

L'auteur est écrivain

LE CHOIX DES ARMES

Au début de l'année, j'avais décidé de me consacrer à cette épopée de la paix qui consiste à noter tous ces instants où il ne se passe rien, si ce n'est parfois un élargissement subtil de notre être, et voilà qu'une autre guerre, cette fois en Ukraine, me rappelle que l'histoire humaine est encore et toujours écrite à coups de meurtres et de viols.

Camus a écrit que le suicide est la seule véritable question philosophique. On pourrait tout aussi bien dire que c'est la mort qui est au centre de toute pensée, puisque le suicide, geste mystérieux s'il en est, naît soit du désespoir de trouver un sens à la vie et donc de la faillite de la pensée confrontée à la violence dont la mort serait l'expression ultime, soit de l'espoir d'échapper à cette violence en passant dans un monde où le moi et le non-moi seraient enfin réunis. D'un côté, la mort voulue comme la fin de tout, qu'on se donne lorsqu'on n'a pu empêcher la barbarie (la culture de Stefan Zweig vaincue par les nazis) ; de l'autre, la mort comme commencement de quelque chose, à laquelle on se donne lorsqu'on a tout donné (Edward Stachura encore prisonnier de lui-même après s'être défait de ses poèmes et de ses biens).

Je sais très bien à quel moment je suis sorti de l'enfance, de l'innocence qui jusque-là m'avait permis de passer d'un instant à l'autre sans sombrer dans le temps, de voir dans tous les êtres que je côtoyais des compagnons de jeu sans que le désir de m'affirmer n'engendre de véritable rivalité. J'ai eu la chance de naître et de grandir dans la paix, de commencer à penser très tard en découvrant le mal à 20 ans, lorsque j'appris que la femme que j'aimais et qui m'aimait avait été violée à l'âge de 15 ans. Notre amour réciproque ne parvenait pas à panser cette blessure qui l'empêchait d'être heureuse, à restaurer cette confiance dans le monde qui permet à l'enfant de s'éloigner de soi sans crainte d'être attaqué et à l'adulte de rentrer en soi sans s'y sentir abandonné. Je n'ose imaginer la souffrance d'être exposé à la violence collective d'une guerre, à la destruction de tous vos abris (maisons, amitiés, familles) sans que personne ne vienne vous protéger, car on ne peut plus se dire alors que le mal est un accident, le fait de quelques individus isolés dans une foule de gens bien, sinon comment pourrait-il se répandre aussi rapidement même parmi ces derniers ?

Comment survivre à cette expérience ? Certains tiennent le coup pendant des années et finissent par se tuer, comme Paul Celan (et peut-être Primo Levi), épuisés de ne pas trouver de réponse à la question de Stachura : « Pourquoi les hommes, si seuls dans l'univers, se querellent entre eux et vont jusqu'à se tuer ? » (*Se résigner au monde*, Solin, 1992). D'autres ont survécu aux camps, se sont guéris en soignant les autres, car « le pire n'est pas la mort, c'est la haine et la violence » (Geneviève de Gaulle-Anthonioz, *La traversée de la nuit*, Seuil, 1998).

Je n'avais subi aucune violence physique et pourtant j'étais littéralement dévasté, le mal m'ayant retiré de l'espace et rejeté en moi. L'enfant qui avait grandi librement dans les champs et les forêts avec le sentiment d'être le fils du soleil, porté par cette lumière qu'il retrouvait à l'église le dimanche, comme dans la poésie et la musique, n'était plus qu'un petit point obscur, abandonné à lui-même, privé d'un Dieu jusque-là confondu avec la sensation d'être aussi vaste que l'univers et d'y être chez soi. Me restait l'amour de cette femme dont je doutais qu'il puisse être assez grand pour la libérer de sa nuit, qu'il puisse être aussi grand que son amour pour moi, et la tâche immense de redéployer la vie au-delà de la violence, telle un mur érigé par la peur de la mort : « La mort est devant nous, un peu comme au mur de la salle de classe un tableau de la bataille d'Alexandrie. Il importe, par nos actes tandis que nous sommes en vie, d'obscurcir le tableau ou même de l'effacer. » (Kafka, *Les aphorismes de Zürau*, Gallimard, 2010). Je me sentais alors aussi impuissant qu'aujourd'hui : dénoncer un viol semblait aussi périlleux qu'intervenir militairement en Ukraine pour repousser l'agresseur, et la peur de me rapprocher du violeur m'empêchait à la fois de le tuer et de lui pardonner. Faute de pouvoir affronter directement le mal, j'ai essayé de l'effacer ou de l'obscurcir, j'ai demandé à la littérature de me libérer de la souffrance et de la haine, de me fournir des armes de paix et de justice. ■